

VOIE PROFESSIONNELLE

CAP

2^{DE}

1^{RE}

T^{LE}

Français

ENSEIGNEMENT

COMMUN

PROPOSITION DE SÉQUENCE POUR UN PARCOURS DE LECTURE DANS UNE ŒUVRE FICHE N°7 : PRÉSENTATION DÉTAILLÉE

Objet d'étude : Lire et suivre un personnage : itinéraires romanesques

Œuvre choisie : *La Dame aux camélias*, Alexandre Dumas fils¹

Séance 6 : le dénouement tragique : volte-face et agonie de Marguerite

Extrait n°1, chapitre 22 (Lettre de rupture de Marguerite)

" A l'heure où vous lirez cette lettre, Armand, je serai déjà la maîtresse d'un autre homme. Tout est donc fini entre nous.

" Retournez auprès de votre père, mon ami, allez revoir votre sœur, jeune fille chaste, ignorante de toutes nos misères, et auprès de laquelle vous oublierez bien vite ce que vous aura fait souffrir cette fille perdue que l'on nomme Marguerite Gautier, que vous avez bien voulu aimer un instant, et qui vous doit les seuls moments heureux d'une vie qui, elle l'espère, ne sera pas longue maintenant. " Quand, j'eus lu le dernier mot, je crus que j'allais devenir fou.

Un moment j'eus réellement peur de tomber sur le pavé de la rue. Un nuage me passait sur les yeux et le sang me battait dans les tempes.

Enfin je me remis un peu, je regardai autour de moi, tout étonné de voir la vie des autres se continuer sans s'arrêter à mon malheur.

Je n'étais pas assez fort pour supporter seul le coup que Marguerite me portait.

Alors je me souvins que mon père était dans la même ville que moi, que dans dix minutes je pourrais être auprès de lui, et que, quelle que fût la cause de ma douleur, il la partagerait.

Je courus comme un fou, comme un voleur, jusqu'à l'hôtel de Paris : je trouvai la clef sur la porte de l'appartement de mon père. J'entraï.

Il lisait.

Au peu d'étonnement qu'il montra en me voyant paraître, on eût dit qu'il m'attendait.

Je me précipitai dans ses bras sans lui dire un mot, je lui donnai la lettre de Marguerite, et me laissant tomber devant son lit, je pleurai à chaudes larmes.

Écrire sa réception du texte

- Armand vous a fait lire la lettre de rupture, et vous décidez d'écrire à Marguerite pour lui faire part de votre réaction.
- Imaginez la réponse de Marguerite, qui explique les raisons pour lesquelles elle a rompu avec Armand.

Confronter sa lecture à celles des pairs

Les échanges permettent de mettre au jour la diversité des hypothèses expliquant le renoncement de Marguerite au bonheur amoureux. La question de la remise en cause de la transformation de Marguerite est posée.

Commentaire

Sur le plan de la cohérence narrative, la (très brève) lettre de rupture de Marguerite constitue un coup de théâtre, un revirement de situation qui ne devrait pas manquer de susciter de vives réactions des élèves (l'effet est programmé par la narration). Comment en effet comprendre le changement brutal de motivation du personnage, sa « rechute » et son retour à la vie de courtisane, et ce qui peut apparaître à première vue comme une trahison vis-à-vis d'Armand ? L'écriture d'une lettre devrait permettre aux élèves de formuler diverses hypothèses pour expliquer le renoncement de Marguerite au bonheur amoureux.

Extrait n°2, chapitre 25

Dans son journal, Marguerite raconte comment le père d'Armand est venu lui demander de rompre avec son fils. L'une des raisons qu'il a invoquées est le mariage attendu de la sœur d'Armand avec un homme issu d'une famille très honorable : celle-ci n'accepte pas de se lier à une famille dont le fils est en ménage avec une femme entretenue, cela ferait scandale.

Je pleurais silencieusement, mon ami, devant toutes ces réflexions que j'avais faites bien souvent, et qui, dans la bouche de votre père, acquéraient encore une plus sérieuse réalité. Je me disais tout ce que votre père n'osait pas me dire, et ce qui vingt fois lui était venu sur les lèvres que je n'étais après tout qu'une fille entretenue, et que, quelque raison que je donnasse à notre liaison, elle aurait toujours l'air d'un calcul ; que ma vie passée ne me laissait aucun droit de rêver un pareil avenir, et que j'acceptais des responsabilités auxquelles mes habitudes et ma réputation ne donnaient aucune garantie. Enfin, je vous aimais, Armand. La manière paternelle dont me parlait M. Duval, les chastes sentiments qu'il évoquait en moi, l'estime de ce vieillard loyal que j'allais conquérir, la vôtre que j'étais sûre d'avoir plus tard, tout cela éveillait en mon cœur de nobles pensées qui me relevaient à mes propres yeux, et faisaient parler de saintes vanités, inconnues jusqu'alors.

Quand je songeais qu'un jour ce vieillard, qui m'implorait pour l'avenir de son fils, dirait à sa fille de mêler mon nom à ses prières, comme le nom d'une mystérieuse amie, je me transformais et j'étais fière de moi.

[...]

« - Eh bien, monsieur, embrassez-moi une fois comme vous embrasseriez votre fille, et je vous jure que ce baiser, le seul vraiment chaste que j'aie reçu, me fera forte contre mon amour, et qu'avant huit jours votre fils sera retourné auprès de vous, peut-être malheureux pour quelque temps, mais guéri pour jamais.

- Vous êtes une noble fille, répliqua votre père en m'embrassant sur le front, et vous tentez une chose dont Dieu vous tiendra compte ; mais je crains bien que vous n'obteniez rien de mon fils.

- Oh ! soyez tranquille, monsieur, il me haïra. » Il fallait entre nous une barrière infranchissable, pour l'un comme pour l'autre.

- Lors des échanges oraux, les hypothèses initiales sont complétées, affinées, validées ou invalidées. On cherche à expliquer pourquoi Marguerite a caché les raisons de sa rupture à Armand.

Commentaire

Les véritables raisons de cette rupture apparaissent dans le journal intime de l'héroïne et sont données au lecteur à la faveur d'un changement de point de vue puisque c'est Marguerite qui en assure la narration, ce qui permet d'accéder plus profondément à son intériorité. À travers le récit de l'entrevue qu'elle a eue avec le père d'Armand, le lecteur comprend le choix moral effectué par l'ancienne courtisane : il s'agit pour elle d'assurer définitivement la respectabilité de la famille d'Armand (sa sœur en particulier qui doit effectuer un mariage d'amour) et de préserver ainsi le bonheur de son amant, malgré lui – ce qui explique le recours au mensonge et au prétexte de l'infidélité pour susciter une haine irrémissible. Loin d'annihiler la transformation du personnage opérée dans la deuxième partie du roman, ce renoncement est un sacrifice qui transcende l'héroïne et la rend plus pure et généreuse encore.

Extrait n°3, chapitre 26 (l'agonie de Marguerite, extrait de son journal)

15 décembre. [...]

Alors commença cette série de jours dont chacun m'apporta une nouvelle insulte de vous, insulte que je recevais presque avec joie, car outre qu'elle était la preuve que vous m'aimiez toujours, il me semblait que, plus vous me persécuteriez, plus je grandirais à vos yeux le jour où vous sauriez la vérité.

« Ne vous étonnez pas de ce martyre joyeux, Armand, l'amour que vous aviez eu pour moi avait ouvert mon cœur à de nobles enthousiasmes.

« Cependant je n'avais pas été tout de suite aussi forte, » Entre l'exécution du sacrifice que je vous avais fait et votre retour, un temps assez long s'était écoulé pendant lequel j'avais eu besoin d'avoir recours à des moyens physiques pour ne pas devenir folle et pour m'étourdir sur la vie dans laquelle je me rejetais. Prudence vous a dit, n'est-ce pas, que j'étais de toutes les fêtes, de tous les bals, de toutes les orgies ?

« J'avais comme l'espérance de me tuer rapidement, à force d'excès, et je crois, cette espérance ne tardera pas à se réaliser. Ma santé s'altéra nécessairement de plus en plus, et le jour où j'envoyai Mme Duvernoy vous demander grâce, j'étais épuisée de corps et d'âme. [...]

20 décembre. [...]

Me voilà malade de nouveau. Nous avons passé six mois ensemble. J'ai eu pour vous autant d'amour que le cœur de la femme peut en contenir et en donner, et vous êtes loin, et vous me maudissez, et il ne me vient pas un mot de consolation de vous. Mais c'est le hasard seul qui fait cet abandon, j'en suis sûre, car si vous étiez à Paris, vous ne quitteriez pas mon chevet et ma chambre. "

4 janvier.

" Je viens de passer une suite de jours bien douloureux.

J'ignorais que le corps pût faire souffrir ainsi. Oh ! ma vie passée ! je la paye deux fois aujourd'hui.

" On m'a veillée toutes les nuits. Je ne pouvais plus respirer. Le délire et la toux se partageaient le reste de ma pauvre existence.

Ma salle à manger est pleine de bonbons, de cadeaux de toutes sortes que mes amis m'ont apportés. Il y en a sans doute, parmi ces gens, qui espèrent que je serai leur maîtresse plus tard. S'ils voyaient ce que la maladie a fait de moi, ils s'enfuiraient épouvantés. [...]

10 janvier. [...]

Il faut que nous ayons bien fait du mal avant de naître, ou que nous devons jouir d'un bien grand bonheur après notre mort, pour que Dieu permette que cette vie ait toutes les tortures de l'expiation et toutes les douleurs de l'épreuve.

25 janvier.

Voilà onze nuits que je ne dors pas, que j'étouffe et que je crois à chaque instant que je vais mourir. Le médecin a ordonné qu'on ne me laissât pas toucher une plume. Julie Duprat, qui me veille, me permet encore de vous écrire ces quelques lignes. Ne reviendrez-vous donc point avant que je meure ? Est-ce donc éternellement fini entre nous ? Il me semble que, si vous veniez, je guérirais. A quoi bon guérir ?

28 janvier.

Ce matin j'ai été réveillée par un grand bruit. Julie, qui dormait dans ma chambre, s'est précipitée dans la salle à manger. J'ai entendu des voix d'hommes contre lesquelles la sienne luttait en vain. Elle est rentrée en pleurant.

On venait saisir. Je lui ai dit de laisser faire ce qu'ils appellent la justice. L'huissier est entré dans ma chambre, le chapeau sur la tête. Il a ouvert les tiroirs, a inscrit tout ce qu'il a vu, et n'a pas eu l'air de s'apercevoir qu'il y avait une mourante dans le lit qu'heureusement la charité de la loi me laisse. [...]

Quand je pense qu'il peut arriver que je ne meure pas, que vous reveniez, que je revoie le printemps, que vous m'aimiez encore et que nous recommencions notre vie de l'année dernière !

Folle que je suis ! c'est à peine si je puis tenir la plume avec laquelle je vous écris ce rêve insensé de mon cœur.

Quoi qu'il arrive, je vous aimais bien, Armand, et je serais morte depuis longtemps si je n'avais pour m'assister le souvenir de cet amour, et comme un vague espoir de vous revoir encore près de moi.

4 février. [...]

Le mauvais temps est revenu. Personne ne vient me voir. Julie veille le plus qu'elle peut auprès de moi.

Prudence, à qui je ne peux plus donner autant d'argent qu'autrefois, commence à prétexter des affaires pour s'éloigner.

Maintenant que je suis près de mourir, malgré ce que me disent les médecins, car j'en ai plusieurs, ce qui prouve que la maladie augmente, je regrette presque d'avoir écouté votre père ; si j'avais su ne prendre qu'une année à votre avenir, je n'aurais pas résisté au désir de passer cette année avec vous, et au moins je mourrais en tenant la main d'un ami. Il est vrai que si nous avons vécu ensemble cette année, je ne serais pas morte si tôt.

La volonté de Dieu soit faite !

5 février.

Oh ! venez, Armand, je souffre horriblement, je vais mourir, mon Dieu. [...]

J'ai toussé et craché le sang toute la nuit. Aujourd'hui je ne peux plus parler, à peine si je peux remuer les bras. Mon Dieu ! mon Dieu ! je vais mourir. Je m'y attendais, mais je ne puis me faire à l'idée de souffrir plus que je ne souffre, et si...,

A partir de ce mot les quelques caractères que Marguerite avait essayé de tracer étaient illisibles, et c'était Julie Duprat qui avait continué.

Suite (le journal est complété par Julie Duprat, amie de Marguerite, qui l'a veillée jusqu'à la fin).

19 février, minuit.

La triste journée que celle d'aujourd'hui, mon pauvre monsieur Armand ! Ce matin Marguerite étouffait, le médecin l'a saignée, et la voix est un peu revenue. Le docteur lui a conseillé de voir un prêtre. Elle a dit qu'elle y consentait, et il est allé lui-même chercher un abbé à Saint-Roch.

Pendant ce temps, Marguerite m'a appelée près de son lit, m'a priée d'ouvrir son armoire, puis elle m'a désigné un bonnet, une chemise longue toute couverte de dentelles, et m'a dit d'une voix affaiblie :

« Je vais mourir après m'être confessée, alors tu m'habilleras avec ces objets : c'est une coquetterie de mourante. »

Puis elle m'a embrassée en pleurant, et elle a ajouté :

« Je puis parler, mais, j'étouffe trop quand je parle ; j'étouffe ! de l'air ! » Je fondis en larmes, j'ouvris la fenêtre, et quelques instants après le prêtre entra.

J'allai au-devant de lui.

Quand il sut chez qui il était, il parut craindre d'être mal accueilli.

« Entrez hardiment, mon père », lui ai-je dit.

Il est resté peu de temps dans la chambre de la malade, et il en est ressorti en me disant :

« Elle a vécu comme une pécheresse, mais elle mourra comme une chrétienne. » Quelques instants après, il est revenu accompagné d'un enfant de chœur qui portait un crucifix, et d'un sacristain qui marchait devant eux en sonnante, pour annoncer que Dieu venait chez la mourante.

Ils sont entrés tous trois dans cette chambre à coucher qui avait retenti autrefois de tant de mots étranges, et qui n'était plus à cette heure qu'un tabernacle saint.

Je suis tombée à genoux. Je ne sais pas combien de temps durera l'impression que m'a produite ce spectacle, mais je ne crois pas que, jusqu'à ce que j'en sois arrivée au même moment, une chose humaine pourra m'impressionner autant.

Le prêtre oignit des huiles saintes les pieds, les mains et le front de la mourante, récita une courte prière, et Marguerite se trouva prête à partir pour le Ciel où elle ira sans doute, si Dieu a vu les épreuves de sa vie et la sainteté de sa mort.

Depuis ce temps elle n'a pas dit une parole et n'a pas fait un mouvement. Vingt fois je l'aurais crue morte si je n'avais entendu l'effort de sa respiration.

20 février, cinq heures du soir.

Tout est fini.

Marguerite est entrée en agonie cette nuit à deux heures environ. Jamais martyre n'a souffert pareilles tortures, à en juger par les cris qu'elle poussait. Deux ou trois fois elle s'est dressée tout debout sur son lit, comme si elle eût voulu ressaisir sa vie qui remontait vers Dieu.

Deux ou trois fois aussi, elle a dit votre nom, puis tout s'est tu, elle est retombée épuisée sur son lit. Des larmes silencieuses ont coulé de ses yeux et elle est morte.

Alors, je me suis approchée d'elle, je l'ai appelée, et comme elle ne répondait pas, je lui ai fermé les yeux et je l'ai embrassée sur le front.

Pauvre chère Marguerite, j'aurais voulu être une sainte femme, pour que ce baiser te recommandât à Dieu.

Puis, je l'ai habillée comme elle m'avait priée de le faire, je suis allée chercher un prêtre à Saint-Roch, j'ai brûlé deux cierges pour elle, et j'ai prié pendant une heure dans l'église.

J'ai donné à des pauvres de l'argent qui venait d'elle.

Je ne me connais pas bien en religion, mais je pense que le bon Dieu reconnaîtra que mes larmes étaient vraies, ma prière fervente, mon aumône sincère, et qu'il aura pitié de celle, qui, morte jeune et belle, n'a eu que moi pour lui fermer les yeux et l'ensevelir.

Écrire sa réception du texte

- Qu'avez-vous ressenti à l'égard de Marguerite en lisant les dernières pages de son journal ? Justifiez.
- Quel effet produit sur le lecteur le passage du récit à la forme journal ? Expliquez.
- La fin de son itinéraire correspond-elle à vos attentes de lecture ? Justifiez.

Confronter sa lecture à celles des pairs

Les échanges oraux et le retour au texte permettent d'analyser les procédés qui créent la tonalité pathétique. On peut à cette occasion faire un retour sur l'étude du mot passion (voir séance 4) pour travailler la famille de mot (compassion, compatir, impassible, passivité...), ce qui conduit à la question de l'identification possible du lecteur au personnage (les facteurs ou les obstacles peuvent être évoqués selon chaque lecteur). Un sondage dans la classe peut lancer la discussion, qui porte sur l'ensemble du roman : à certains moments de la séquence, vous êtes-vous identifié à Marguerite ? La figure auto-sacrificielle, son statut de martyre sont interrogés à l'aune des jugements des élèves. La dimension religieuse est explorée dans le texte (la mort en religion, la rédemption, la figure de la sainte).

Commentaire

La question d'une possibilité d'identification du lecteur à Marguerite n'est pas simple à aborder avec les élèves. Dans la plus grande partie du roman, la relation que le lecteur entretient avec Marguerite est médiée par Armand, instance narratrice qui intervient le plus longuement. Selon la théorie de Vincent Jouve, le lecteur s'identifie d'abord spontanément au narrateur, à celui qui voit à la même place que lui dans le texte.

Cependant dans le système de sympathie du roman, beaucoup d'éléments plaident aussi en faveur d'une empathie du lecteur envers Marguerite : Armand (comme le premier narrateur du reste) impose constamment un point de vue sur Marguerite, souvent idéalisé (il tend par exemple à effacer toute trace de vice chez elle). Le discours d'Armand qui anticipe la fin tragique de la jeune femme est assorti de remords et de commisérations. Sur le plan des valeurs, le code culturel joue en défaveur de la courtisane au début du roman, où elle apparaît débauchée, capricieuse, vénale. Mais dans ses paroles rapportées, elle fait part de la dure réalité de sa vie de courtisane, suscitant l'empathie, et montre une force de caractère peu commune et de réelles qualités d'âme. Puis il y a un retournement avec sa métamorphose : elle devient alors une femme amoureuse vertueuse. Le lecteur peut se reconnaître dans ces valeurs et développer un lien affectif avec elle.

C'est dans la dernière partie du roman, dans le journal de la dame aux camélias que l'identification paraît la plus probable entre le lecteur et l'héroïne. Parce qu'Armand lui cède sa position centrale de narrateur, elle prend la prééminence jusqu'à sa mort. C'est alors le moment du roman où le lecteur en sait le plus sur elle (pour Vincent Jouve, la sympathie du lecteur pour un personnage est proportionnelle à la connaissance qu'il a de lui). L'accès à une intimité physique produit un effet de sincérité, un rapport authentique avec le lecteur. Outre le fait qu'elle explique les véritables raisons de son renoncement au bonheur amoureux (l'explication de son acte entraîne la compréhension du lecteur, voire son pardon immédiat puisqu'elle apparaît victime à son tour), son sacrifice la hisse au rang d'héroïne.

C'est pourquoi le journal de Marguerite constitue un élément clé du roman : le personnage devient auteur, la femme parle au lieu d'être parlée. On pourra s'intéresser, suivant les pistes offertes ou non par les élèves, à l'effet de pathétique ainsi produit, et à ce qu'il véhicule d'une morale qu'il peut être nécessaire de contextualiser : la courtisane n'est sauvée que par le sacrifice. Si elle finit par être sauvée dans le livre, c'est par la mort et le renoncement à sa passion au profit de l'ordre social. Ces pistes ne peuvent être explorées que si des élèves font part, en plus de l'adhésion au livre qui constitue l'enjeu majeur de la séquence, de réserves ou d'esprit critique devant le dolorisme qui travaille aussi le pathétique.